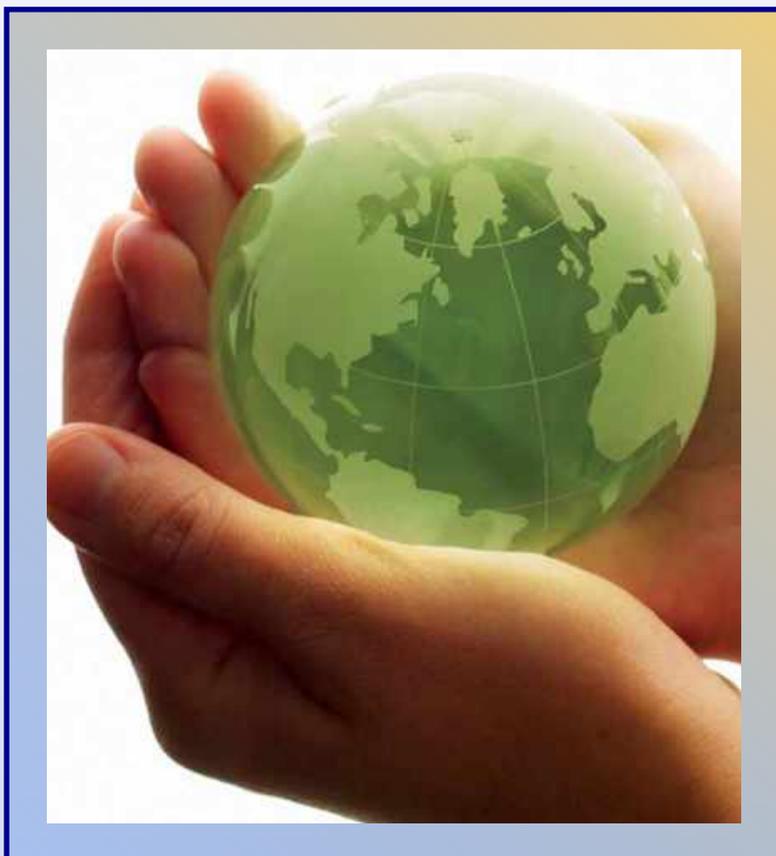




Frères - laïcs : Ensemble grandir en fraternité



Numéro 15

**Appelés
à faire des choix :
respect de la création,
protection de la nature**

La Parole de Dieu

Livre de la Genèse (2, 4b-15)

^{4b}Lorsque le Seigneur Dieu fit la terre et le ciel, ⁵aucun buisson n'était encore sur la terre, aucune herbe n'avait poussé, parce que le Seigneur Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait pas d'homme pour travailler le sol. ⁶Mais une source montait de la terre et irriguait toute la surface du sol. ⁷Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant. ⁸Le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient, et y plaça l'homme qu'il avait modelé. ⁹Le Seigneur Dieu fit pousser du sol toutes sortes d'ar-

bres à l'aspect désirable et aux fruits savoureux ; il y avait aussi l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. ¹⁰Un fleuve sortait d'Éden pour irriguer le jardin ; puis il se divisait en quatre bras : ¹¹le premier s'appelle le Pishone, il contourne tout le pays de Havila où l'on trouve de l'or ¹²– et l'or de ce pays est bon – ainsi que de l'ambre jaune et de la cornaline ; ¹³le deuxième fleuve s'appelle le Guihone, il contourne tout le pays de Koush ; ¹⁴le troisième fleuve s'appelle le Tigre, il coule à l'est d'Assour ; le quatrième fleuve est l'Euphrate. ¹⁵Le Seigneur Dieu prit l'homme et le conduisit dans le jardin d'Éden pour qu'il le travaille et le garde.

Comme nous le savons les récits de création n'ont aucune prétention historique. Ce sont des récits mythiques, des récits qui essaient de conceptualiser la place de l'être humain dans un monde créé par Dieu.

Dans le premier récit, celui de la création en sept jours tiré de la tradition sacerdotale, la création de l'être humain advient au sixième jour, au terme d'un long processus : « *Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; homme et femme il les créa. Dieu les bénit et leur dit : " Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la. Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toute bête qui remue sur la terre "* » (Gn 1, 7-28).

Le second récit, plus ancien, issu de la tradition jahviste, parle du jardin d'Éden et de la « création-modé- lage » à partir du sol. Seul l'homme reçoit le souffle de Dieu et il lui revient de nommer les animaux. Il ne reconnaît son semblable que dans le miroir de la femme (Gn 2, 16-25)¹.

L'homme n'est pas un étranger dans l'univers. [...] Il porte en lui le fruit de toute l'histoire cosmique. [...]

Quand l'homme se tourne vers son créateur pour le louer, il peut être considéré comme le porte-parole de l'univers. Et le croyant sait que, façonné par l'évolution cosmique, s'émerveillant du cosmos et du succès de la vie, il peut sans artifice leur prêter sa voix pour rendre grâce à leur auteur. [...] Il est chez lui sur une terre qui le porte comme le meilleur de son fruit. Sa dimension spirituelle justifie le travail, la peine prise à l'ouvrage, les investissements, les tâtonnements, les essais comme les succès et les fulgurations dans la beauté et la joie de la création, ou le bonheur dans l'usage des biens que la Bible appelle « bénédiction ». Les cieux chantent vraiment la gloire de Dieu, car l'homme qui en est solidaire par tout son être peut lui donner sa voix, et ainsi le mener à sa perfection. La liturgie est cosmique. La célébrer en toute vérité hâte la venue du Règne de Dieu. [...]

Le rôle de l'Esprit créateur mentionné dès le premier verset de la Bible, Esprit donné en plénitude au Messie, ne cesse de porter maternellement la création tout entière qui, selon le mot de Paul, « *gémit en travail d'enfantement* » (Rm 8, 22)².

1 **André Beauchamp**, *Création et écologie : redéfinir notre rapport à la terre*, Christus mai 2012 n°234 p.12-13

2 **Jean-Michel Maldamé** (OP), *La place de l'homme dans l'univers*, Christus mai 2012 n° 234 p.54-60

À la manière des fondateurs

Louis-Marie de Montfort amoureux de la nature

Au contact de la nature

Louis Grignion a beaucoup marché sur les routes, au long des champs, des habitations, des terres cultivées, et au cours de pèlerinages comme ceux qu'il fit à Rome et au Mont Saint-Michel, en 1706. Au rythme des piétons de l'époque, il faisait huit à dix lieues par jour (trente à quarante km), un effort de huit heures qui se répétait le lendemain pour affronter la résistance du temps journalier et celle des distances.

Pèlerin sans avoir, il se moque, en l'un de ses cantiques, de ceux que les

possessions retiennent fixés en un lieu en leur causant bien des tracas (C 144). Lui n'a pas de soucis : ni chevaux, ni carrosse, ni personnel à son service. Mais il a tout à souhait, comme un roi dans sa cour. Dieu-Providence répond aux nécessités de sa vie quotidienne. Cela est bien digne d'une proclamation publique annoncée à coup de trompette : « *Quand je vais en voyage (pèlerinage), / Mon bâton à la main, / Nu-pieds, sans équipage, / Mais aussi sans chagrin (souci), / Je marche en grande pompe, / Comme un roi dans sa cour, / À son de trompe...* » (C 144,1).

Lieux d'élection

Louis Grignion sélectionne des lieux où il aime prolonger son séjour. Il avait dix-neuf ans lorsque Jean-Baptiste Blain visita un endroit retiré dans le jardin de ses parents. Il s'y plaisait. Il y passait la plus agréable partie de son temps. Il a des sites de prédilection : le prieuré Saint-Lazare, en 1708, près du rocher battu par le vent de Heurtebise, dans son pays natal de Montfort ; la lande sauvage de La Madeleine, près de Pontchâteau, où il entreprend la construction

d'un calvaire monumental, en 1709 ; et sur la fin de sa vie, la belle forêt de Mervent, où il sert Dieu avec allégresse.

On devine qu'il aime ces lieux par le cantique *La bonne bergère* : « *Ces rochers, ces mesures, / Ces brebis, ces agneaux, / Ces bois et ces verdure / Sont des chantres nouveaux [...]. / Ici, dans le silence, / Tout parle en vérité, / Tout prêche l'innocence / Et la simplicité* » (C 99, 5.25).

La vie d'ermite

« *C'en est fait, / Je m'en vais chercher / Un bois ou le creux d'un rocher [...]. / Oh ! quels contentements secrets, / Oh ! quelle sainte et douce paix / Mon cœur goûte dans ces forêts [...]. / Seul à seul, ô mon bon Jésus, / Je ne veux que vous et rien plus* » (C 142, 17.19.20).

Cette vie de rêve devient pour Grignon de Montfort une réalité quand il se retire plusieurs fois dans la forêt de Mervent, au cours de l'année 1715, en ermite temporaire. Le « creux d'un rocher » se trouve en un lieu appelé « La Roche aux faons » : « *C'est une caverne enfoncée / Vers le nord, dans un rocher, / Qui servait à cacher / Le faon et la biche lassée* » (C 157, 4). Il accède à ce lieu à travers bois, longeant les rochers ou la petite rivière qui a pour nom « La Mère » : « *Trois chemins pour cette retraite : / Le grand chemin des charrois, / Un au travers des bois, / Un le long des eaux en cachette* » (C 157, 3). Il s'agit d'une recherche de pauvreté, où l'on apprend à ne dépendre que de Dieu. « *On entend l'éloquent silence / Des rochers et des forêts / Qui ne prêchent que paix / Qui ne respirent qu'innocence* » (C 157, 13).

Les ermites se sont nourris d'images, au long des siècles : le tronc solide de l'arbre est l'image de la vertu éprouvée et persévérante. Louis Grignon parle comme eux : « *Les rochers prêchent la constance / Les bois, la fécondité, / Les eaux, la pureté, / Tout, l'amour et l'obéissance* » (C 157, 16).

Dans cette forêt, il se déplace beaucoup. Il s'attarde en visuel au point le plus élevé du plateau au dessus de la grotte : « *Sur le haut, on voit une plaine, / Des églises, des châteaux, / Des prés et des ruisseaux / Qui charment la vue et la peine* » (C 157, 6).

Il parcourt la vallée de *La Mère* et se laisse captiver par la vue et la vie de la rivière, « *Abondante en poissons / Qui ravit en toute manière* » (C 157, 7). L'eau des sources coule à flanc de coteau, à fleur de terre, au pied des arbres, tandis que d'autres sources secrètes, au fond de la rivière se cachent : « *Aux côtés, trois claires fontaines / Où l'eau, qui ne tarit pas, / Sourd d'en haut et d'en bas, / Pour ensuite arroser les plaines* » (C 157, 9). Près de l'eau courante, il est entre les oiseaux migrateurs qui passent par la région depuis des siècles, à période fixe, oies sauvages, vanneaux, canards, pigeons ramiers, et la faune impressionnante - de la grenouille aux moustiques - des bords de l'eau : « *On voit passer sur sa tête / Les oiseaux dans leurs saisons, / Sous ses pieds les poissons, / À côté, cent sortes de bêtes* » (C 157, 17). Dans la nature sauvage et la vie solitaire, il retrouve la pureté primitive, celle d'avant le péché : « *Dans ce fond tout croît, tout abonde / Sans la main du laboureur. / Par la main du Seigneur / Cette terre est vierge et féconde* » (C 157, 10). Il vit en présence de Dieu créateur : « *On y voit cette main puissante / Qui forma l'univers / Briller en ces déserts, / Dans une nature innocente* » (C 157, 18).

Des biens pour tous

La nature était naguère considérée comme terre nourricière. Grignion de Montfort l'a vue suffisamment abondante en toutes sortes de biens pour assurer une vie frugale, mais suffisante pour tous les vivants : c'est un domaine, un patrimoine, « *celui de Dieu même, qui est celui de la divine Providence et qui est inépuisable* » (RM 5).

Aujourd'hui, la nature est avant tout considérée comme un capital à exploiter. Le développement, les créations de richesses, les modes de consommation ont créé du superflu et de nouvelles détresses. Il était communément ad-

mis, au temps du P. Grignion, que la répartition des biens incombait aux riches considérés comme gestionnaires des biens des pauvres (même si cela n'était pas toujours mis en pratique). Dans la répartition actuelle des biens nationaux ou mondiaux, cet enseignement que le P. de Montfort mettait en vers reste vrai : « *Sache qu'un bien que tu retiens / Lorsqu'il t'est inutile / Est au pauvre; ce sont ses biens [...]. / Le pauvre a droit de demander / Tout bien non nécessaire, / Le riche ne peut le garder, / Quoiqu'il croie au contraire* » (C 17, 18.19).

Spiritualité montfortaine et écologie

La superstition, expression de la peur, se développe dans les temps d'insécurité. Elle est une déviation de la religion en un ensemble de croyances et de pratiques vaines. Elle rend un culte à des forces qu'elle divinise, pour se les concilier, ou rend à Dieu un culte qui exprime une fausse conception de la divinité.

Grignion de Montfort, désintéressé et libéré, bannit la peur obsédante et la superstition envoûtante. La nature n'est pas adverse ou menaçante. Il n'y a pas dans la nature l'incohérence ou la révolte de forces incontrôlées que le superstitieux, mu par la peur, veut se concilier. Rien des forces occultes des sources, prétendues bénéfiques ou malé-

fiques, où se noie le superstitieux. La nature enseigne de vraies et fortes valeurs dans l'obéissance à Dieu.

Grignion de Montfort, volontairement pauvre de biens et désintéressé dans son rapport avec Dieu, ne fait pas de la nature son objet ou sa chose, exploitable à merci et destructible à souhait. Il la respecte : « *Jamais l'homme pécheur / N'y mit ses mains criminelles* » (C 157, 19).

Dans la grotte forestière où il se retire et dans l'espace vallonné qu'il arpente à grands pas, Grignion de Montfort ne trouve rien d'inquiétant. La nature sereine est le support de la rencontre de Dieu.

Lorsque nous parlons d'environnement, de la création, ma pensée va aux premières pages de la Bible, au Livre de la Genèse, où l'on affirme que Dieu établit l'homme et la femme sur terre afin qu'ils la cultivent et qu'ils la gardent (Gn 2, 15). Cela suscite en moi les questions suivantes : ***Que signifie cultiver et garder la terre ? Cultivons-nous et gardons-nous vraiment la création ?*** Nous sommes souvent guidés par l'orgueil de dominer, de posséder, de manipuler, d'exploiter ; nous ne la *gardons* pas, nous ne la respectons pas, nous ne la considérons pas comme un don gratuit dont il faut prendre soin. Nous sommes en train de perdre l'attitude de l'émerveillement, de la contemplation, de l'écoute de la création ; et ainsi, nous ne sommes plus capables d'y lire ce que Benoît XVI appelle « *le rythme de l'histoire d'amour de Dieu avec l'homme* ». Mais « *cultiver et garder* » ne comprend pas seulement le rapport entre nous et l'environnement, entre l'homme et la création, cela concerne également les relations humaines.

Ce qui commande aujourd'hui, ce n'est pas l'homme, c'est l'argent. Et Dieu notre Père a donné le devoir de garder la terre non pas à l'argent, mais à nous. Nous avons ce devoir ! En revanche, les hommes et les femmes sont sacrifiés aux idoles du profit et de la

consommation : c'est la « *culture du rebut* ». Quelqu'un qui meurt, ce n'est pas une nouvelle, mais si les bourses chutent de dix points, c'est une tragédie ! Ainsi, les personnes sont mises au rebut, comme si elles étaient des déchets.

Cette culture du rebut nous a rendus insensibles également aux gaspillages et aux déchets alimentaires. Rappelons-nous bien que lorsque l'on jette de la nourriture, c'est comme si on la volait à la table du pauvre, à celui qui a faim ! J'invite chacun à réfléchir sur le problème de la perte et du gaspillage de la nourriture, pour identifier des façons et des moyens qui puissent être des instruments de solidarité et de partage avec les personnes le plus dans le besoin.

Écologie humaine et écologie de l'environnement vont de pair. Je voudrais que nous prenions tous l'engagement sérieux de respecter et de garder la création, d'être attentifs à chaque personne, de combattre la culture du gaspillage et du rebut, pour promouvoir une culture de la solidarité et de la rencontre.

Chers amis, ayons soin de la création, ayons soin de la personne humaine, de sorte que personne autour de nous ne soit privé du nécessaire. Merci.

MON DIEU de tous les jours et de toutes les heures,
je te demande une faveur spéciale :
ne me laisse jamais indifférent
devant une de tes merveilles !

Laisse-moi jouir du miracle de chaque réveil,
du miracle de savoir que je suis encore en vie,
du miracle de respirer, de marcher et de penser,
du miracle de ton amour et de ta miséricorde.

Aide-moi à ne jamais me lasser de tes saisons :
le printemps est un miracle, l'été est un miracle,
l'automne est un miracle, l'hiver est un beau miracle.
Chaque jour est un miracle, ainsi que chaque nuit.

Merci pour la beauté de cette région, Seigneur.
Merci pour le lever et le coucher du soleil.
Merci pour la lune et les astres.

Fais-moi ce cadeau, Seigneur :
le don de t'apprécier ainsi que tout ce que tu fais.
Un jour je te demanderai le don suprême
de t'aimer comme je le devrais,
plus qu'hier ... et moins que demain.

EDDIE DOHERTY
reporter américain